

CRITIQUES DE LIVRES

Les méthodes de la recherche qualitative

Sillery, Qué.; Presses de l'Université du Québec. 153 pages.
Deslauriers, Jean-Pierre et coll. (1987).

Nous allons d'abord présenter brièvement le contenu du livre et ensuite nous essaierons de dégager les principales caractéristiques de l'approche qualitative telles qu'elles ressortent, entre autres, de cet ouvrage.

Il est formé de douze sections ou chapitres écrits chacun par un auteur différent sous la direction de J.-P. Deslauriers. Les auteurs sont québécois ou français. Ces auteurs sont nettement convaincus de la supériorité de la recherche qualitative. Le ton est donné dès le début dans l'introduction écrite par J.-P. Deslauriers. L'auteur nous raconte ses souvenirs d'étudiant «traumatisé» par la «bonne recherche», quantitative, plate et stérile, qu'il apprend et fait, forcé, sans rien comprendre. Mais il parcourt son Chemin de Damas et découvre la recherche qualitative qui lui permet enfin de faire de la recherche intéressante et utile. Après cette confession, Deslauriers présente les chapitres qui suivent.

Le deuxième chapitre, écrit par M.-H. Soulet, nous offre une analyse explicative, de type historico-politico-socio-philosophique de la montée de l'approche qualitative. Citant Michel Foucault, Soulet proclame la fin de l'intellectuel universel et la disparition des grands systèmes théoriques, surtout ceux qui niaient le sujet, l'individu concret, libre, pensant et agissant. Il rejette aussi l'épistémologie «positiviste» imprégnée de l'extériorité, de la pseudo-objectivité et de la pseudo-neutralité du chercheur. Le ton est prétentieux et l'argument m'apparaît rarement convaincant.

Les quatre chapitres suivants présentent diverses approches employées en recherche qualitative. Dans le troisième chapitre, Andrée Fortin expose les caractéristiques épistémologiques et techniques de l'observation participante. Comme le titre de son chapitre l'indique «L'observation participante: au cœur de l'altérité», l'avantage de l'observation participante serait de nous donner une vision de l'intérieur de la société étudiée, le point de vue subjectif des acteurs sociaux. Malheureusement pour son argument polémique, Fortin nous donne comme exemple de bonne observation participante les recherches de Margaret Mead à Samoa.

L'usage de cet exemple est assez curieux puisque aujourd'hui la validité des «observations» de M. Mead est contestée: on l'accuse d'avoir «biaisé» ses données pour qu'elles se conforment à ses visées socio-politiques. Malgré cette contre-démonstration, la dernière partie du chapitre de Fortin est une bonne exposition de ce qu'est l'observation participante et de ses limites.

Le quatrième chapitre est une présentation de la technique du récit de vie. Il s'agit de demander à des individus de nous faire, oralement ou par écrit, le récit de leur vie. L'auteur, Didier Le Gall, affirme que le mérite du récit de vie réside dans son exemplarité plutôt que sa représentativité. Il oppose d'ailleurs ces deux

notions comme étant typique de la distinction qualitative (exemplarité) et quantitative (représentativité). Après nous avoir affirmé que l'exemplarité et le qualitatif sont bons et que la représentativité et le quantitatif le sont moins, il nous indique de façon assez claire comment la technique est employée.

Le cinquième chapitre, rédigé par René L'écuyer, porte sur l'analyse du contenu. C'est le chapitre le moins «militant» du livre. C'est aussi un des meilleurs. Il donne un bon aperçu de ce qu'implique l'analyse du contenu, ses variétés, ses problèmes et ses étapes. Des chapitres bien plus longs, dans d'autres livres, ne sont souvent pas aussi clairs. Le sixième chapitre, de Francine Ouellet, est une présentation d'une technique peu connue et employée, le groupe nominal. Il s'agit, pour connaître les opinions d'un milieu, de réunir, ad hoc (d'où le titre «groupe nominal»), des gens représentatifs de ce milieu. Ils doivent d'abord exprimer librement leur opinion sur le thème d'intérêt. Ensuite ces opinions sont rassemblées selon une procédure particulière et pondérée à partir de votes des membres du groupe. Ces deux chapitres étonnent: ils n'ont pas le ton sectaire des autres.

Les cinq chapitres qui suivent sont plus consacrés à la dimension «action», «intervention» de la recherche qualitative. Le septième chapitre, de Roland Charbonneau, tente d'offrir une définition et une classification de la recherche-action. Personnellement, je commence à être fatiguée des présentations de la recherche-action. Elles sont en général aussi confuses que le «phénomène» qu'elles tentent de décrire. Dans le cas présent, l'usage fétichiste de néologismes (recherchaction, penseragirêtre) n'aide pas à faire avaler le chapitre. Non pas que ce chapitre soit mauvais, il est d'honnête facture. Mais le sujet, la recherche-action, me semble être trop souvent, au mieux, un fourre-tout et, au pire, presque de la supercherie intellectuelle. Mais pouvait-on faire un livre sur la méthode qualitative sans parler de recherche-action? Probablement pas. Mais ce n'est pas à l'honneur de la recherche qualitative!

Le huitième chapitre, par Colette Humbert, porte sur l'enquête conscientisée. Si la recherche-action est un vieux mal familier auquel j'ai réussi plus ou moins bien à m'adapter, la conscientisation est un mal nouveau (un nouveau nom à l'hypocrisie) qui me fait encore gémir. Et ce chapitre en fournit un bon exemple. Pourquoi conscientise-t-on? Dans un but politique: «la visée de la conscientisation est claire: libération des exploitations économiques, des dominations politiques, des aliénations culturelles-religieuses produites par l'idéologie dominante» (page 93). Donc, quelqu'un sait que quelqu'un d'autre est aliéné, dominé, exploité sans que cet autre le sache (sinon on n'aurait pas besoin de le conscientiser). Mais «personne ne conscientise personne» car il s'agit alors d'une manipulation politique ou d'une imposition idéologique» (page 93). En somme, ce serait alors la «bonne vieille» propagande manipulatrice. Je n'ai rien contre la propagande: il m'apparaît logique qu'un individu qui croit en quelque chose essaie de convaincre d'autres de la justesse de son point de vue ou de les convertir à sa croyance (ce qui est deux choses différentes: convaincre n'est pas identique à convertir). Mais le mot «propagande» fait mauvais effet; aujourd'hui on éduque ou, mieux, on conscientise! Cette hypocrite affirmation du respect

d'autrui se manifeste par des contradictions dans le texte. D'une part, le texte affirme que l'enquête conscientisante «part de l'action de groupes déjà organisés» (page 94), qu'elle implique un «projet de lutte autonome, élaboré et mis en place par les groupes militants porteurs» (page 96), qu'elle est commanditée «par les animateurs militants d'une population à la base» (page 98). Mais d'autre part, les animateurs doivent «procéder au repérage des groupes» (page 98). Ou 'appartient les animateurs au groupe? «Leurs connaissances et analyses préalables» (page 99). L'identification du problème auquel fait face le groupe »implique une formation à l'analyse. Les animateurs, par leur questionnement répété et rigoureux et l'apport de leur formation spécifique, y jouent un rôle essentiel. *Ils doivent donc être particulièrement attentifs à ne pas imposer leurs idées ou leurs préférences.*

Le neuvième chapitre, de Claude Martin, tente de donner une explication socio-historico-philosophique de l'apparition de la recherche-action et affirme l'importance des valeurs et de l'engagement du chercheur dans la recherche-action. Un grand mérite de ce chapitre est d'être bref!

Le dixième chapitre, de Gabriel Gagnon, est beaucoup plus intéressant. Il étudie trois tentatives systématiques de recherche-action, présente leurs caractéristiques et leurs résultats. La première tentative est celle du Centre d'analyse et d'intervention sociologique (C.A.D.I.S.) d'Alain Touraine. La deuxième tentative étudiée est celle inspirée par la sociopsychanalyse de Gérard Mendel. La troisième et dernière est celle des interventions de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRS). Ce chapitre, contrairement à celui d'Hubert, a l'honnêteté de reconnaître que souvent l'intervenant tente d'imposer sa vision et ses valeurs aux groupes «étudiés». Cette tentative m'apparaît acceptable et normale de la part de militants mais son déni est de l'hypocrisie.

Le onzième chapitre, de Margaret Beattie, porte sur la recherche féministe. Il offre un inventaire intéressant de certains problèmes théoriques et pratiques que rencontre la recherche féministe, des positions adoptées par les chercheurs et des effets de changement de leurs recherches sur les diverses disciplines des sciences sociales.

Le dernier chapitre est de Richard Lefrançois. L'auteur offre de nouvelles explications de l'apparition des méthodes qualitatives. Il définit divers types d'usages qu'on peut faire des méthodes qualitatives et enfin s'interroge sur la valeur scientifique de ces méthodes.

Après la lecture de ce livre, le lecteur ressent probablement une impression de confusion, liée d'une part à la diversité de l'approche mais aussi à une certaine répétition, incoordination et obscurité des textes présentés.

Pourtant, malgré cette hétérogénéité apparente, on sent souvent une certaine unité de vision derrière la plupart des textes. On peut ainsi dégager un certain nombre de grands traits ou dimensions caractéristiques de l'approche qualitative. Tous les tenants de l'approche ne les acceptent pas au même degré comme, d'ailleurs, les supporters de l'approche «positive» rivale n'acceptent pas nécessairement également toutes les caractéristiques de l'approche à laquelle ils s'identifient.

Une première dimension est idéologique ou philosophique. Cette dimension comprend trois aspects: épistémologique, éthique et politique. L'aspect épistémologique est fondamental. Il s'agit d'une épistémologie idéaliste ou quasi-idéaliste. Ainsi, l'objet scientifique est une construction volontaire du chercheur plutôt qu'un phénomène naturel indépendant du chercheur (page 18). Aussi, on doit rejeter une conception de recherche. Le fait qu'en sciences sociales, l'objet de la recherche est aussi un sujet, c'est-à-dire un individu pensant comme le chercheur, confirme encore plus ce refus d'une distinction entre chercheur et sujet étudié.

L'aspect éthique est aussi fondamental: la science n'est pas neutre et ne doit pas chercher à l'être. Le chercheur est guidé par des valeurs et il doit agir en fonction de ces valeurs. La neutralité de la science et du chercheur est donc un mythe. La recherche sert inéluctablement des intérêts particuliers. Et certains intérêts, certaines valeurs sont moralement admirables et bonnes alors que d'autres sont mauvaises et condamnables.

Dans ces conditions et c'est là le troisième aspect philosophique de l'approche qualitative, le chercheur doit donc prendre position politiquement, faire de sa recherche une oeuvre de libération autant que de connaissance. D'où l'importance de la recherche-action, de la conscientisation, du chercheur engagé et du militantisme.

Une deuxième dimension concerne l'objet étudié et le type de données rassemblées: ce qui est étudié est un vécu, une subjectivité, le vécu et la subjectivité d'un autre être humain (pages 24-25, 38, 134). Et cette subjectivité est faite d'événements de vie uniques et concrets.

De là découle la troisième dimension: le type d'analyse à laquelle est soumis ce type de données. D'abord cette analyse est idiographique, elle s'attache au cas unique, particulier et rejette l'explication nomothétique, la standardisation des procédures et la normalisation statistique. D'où l'importance de l'exemplarité qui réfère à des individus réels plutôt que de la représentativité ou de la moyenne statistique qui peut être irréelle (la famille moyenne d'un enfant et demi n'existe pas). Ensuite, cette analyse repose sur l'interprétation, le jugement, l'empathie du chercheur qui doit trouver le sens, l'intention du sujet humain (pages 25, 134). Ce jugement est intuitif, il ne peut être explicite ou formalisé: il repose sur un heuristique plutôt que sur un algorithme. Cette analyse est possible parce que le chercheur et le sujet sont tous deux humains. La connaissance est donc une intersubjectivité. Dans ce sens, les connaissances du chercheur ne sont pas plus valables que celles du sujet humain qu'il étudie.

De la deuxième dimension découle aussi une quatrième dimension: certaines méthodes ou techniques de recherche sont favorisées, celles qui permettent d'atteindre ce vécu qui est l'objet étudié. On préfère l'observation participante à l'observation externe. On préfère le récit de vie au document d'archives publiques. On préfère l'entrevue ouverte face-à-face au questionnaire structuré et écrit.

Des dimensions ou traits précédents découlent un dernier trait. L'approche qualitative ne «prend» que dans certains domaines de recherches. Ceux où on

étude des individus plutôt que des groupes, des actions plutôt que des performances ou des produits. Elle ne «sevit» pas dans toutes les sciences sociales ou humaines. Elle est généralement absente de la démographie et de la géographie, elle est rare en économie, ne touche que certains domaines de la sociologie et de la psychologie et est souvent dominante en anthropologie culturelle, par opposition à l'anthropologie physique. Les analyses que le livre nous fait des causes de l'apparition de l'approche qualitative sont malheureusement silencieuses sur cette distribution inégale.

Par son style, ce livre préche au converti. Si vous admettez la validité de ces dimensions ou de ces traits, l'approche qualitative est valide. Il ne convaincra pas le sceptique même bienveillant car il ne répond pas (il ne les envisage même pas!) aux objections qu'on peut adresser à l'approche. A cet égard, la plus grave carence du livre est l'absence d'un chapitre critique sur les bases philosophiques et épistémologiques de l'approche. Pourquoi devrions-nous accepter les positions qu'affirment ces dimensions ou traits? Pourquoi, au cours du développement des sciences, ont-elles été rejetées? Pourquoi a-t-on insisté sur l'objectivité des démarches, la standardisation des procédures? Y a-t-il autant de vérités, de réalités qu'il y a de subjectivités. Que faire en cas de conflits d'interprétation, comment distinguer la bonne interprétation de la mauvaise, comment décider? Fortin soulève le problème, en mentionnant la non reproductibilité des résultats (page 32) mais elle ne le résoud pas. Prenons le cas de la recherche féministe. En lisant le chapitre, je me suis posé deux questions ou séries de questions. La première question est la suivante: l'homme peut-il étudier la femme comme la femme semble pouvoir étudier la femme (et, en corollaire, la femme étudie la femme). La deuxième question est la suivante: existe-t-il un type de connaissance «féminine» distinct d'une connaissance «masculine»? Existe-t-il des biais cognitifs, si oui, lesquels et comment s'en protéger. Ces questions épistémologiques sont fondamentales. La standardisation, l'objectivité, les règles de décision d'analyse statistiques sont autant de moyens employés par la science «positiviste» pour faire face aux biais et à la subjectivité du chercheur. Comment choisir entre les valeurs et les intérêts sociaux, selon quel critères éthiques? Malheureusement, le livre ignore toutes ces questions. Les auteurs, qui sont si critiques face à la science «positiviste», sont bien silencieux sur ces points.

Ce livre se veut «un manuel de référence utile pour les professeurs et étudiants en recherche sociale, de même que pour les praticiens de l'intervention sociale» sur la théorie et la méthodologie de la recherche qualitative. Or, pour diverses raisons, il n'atteint pas, et de loin, ce but. D'abord, au plan méthodologique, il est incomplet: certaines méthodes importantes, comme l'entrevue, ne sont pas directement présentées et les méthodes présentées le sont trop sommairement. Ce caractère incomplet est, en partie, le résultat du nombre limité de pages dont disposaient les auteurs. En moins de vingt pages par méthode, on ne peut pas présenter des techniques, comme celles du récit de vie, de l'observation participante ou de l'analyse du contenu, de façon suffisamment approfondie pour donner un texte de référence. Par ailleurs, les références citées sont souvent incomplètes et elles ne sont pas toujours les meilleures pour permettre au lecteur intéressé d'al-

ler approfondir la matière. De plus, le livre ne présente pas d'index ce qui est quand même utile, sinon nécessaire, pour un ouvrage de référence.

Cependant, le livre peut facilement servir de présentation ou d'introduction à la recherche qualitative. Et combiné avec un livre de méthodologie plus «traditionnel», comme par exemple celui de M. Robert, *Fondements et étapes de la recherche scientifique en psychologie*, il peut alors fournir une matière intéressante pour un cours de méthodologie, d'autant plus que l'opposition des points de vue offrira plusieurs occasions de discussion et débats passionnants et de réflexions fructueuses sur la méthodologie et la science.

JEAN BÉLANGER

Département de psychologie
Université du Québec à Montréal

* * *

L'intervention en déficience mentale 1: Problèmes généraux Méthodes médicales et psychologiques. Ionescu, Serban. Editions: Pierre Mardaga, 1987.

«Il n'y a rien à faire...», c'est par cette citation que nous entamons la préface de ce manuel de plus de 400 pages consacré au domaine de la déficience mentale. Le directeur scientifique de cet ouvrage, le docteur Serban Ionescu, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières a voulu relever un défi de taille soit: «répondre aux besoins d'informations de tous ceux qui de près ou de loin sont concernés par l'intervention en déficience mentale». Afin d'atteindre son but, le docteur Ionescu s'est donné des moyens à la mesure de son vaste projet en obtenant la collaboration d'une trentaine de spécialistes de sept pays francophones. Tous spécialistes dans des domaines forts divers allant de l'architecture à la neuro-chirurgie en passant par la psychologie et la psychiatrie.

Dans le premier chapitre, on aborde le thème de la modification des attitudes sociales face au processus d'intégration des personnes déficientes intellectuelles, alors que dans le second, l'auteur définit et démystifie le concept de normalisation. Dans ces deux chapitres, le texte est juste, le ton est adéquat et les questions soulevées sont fort pertinentes. Dans les chapitres suivants, les auteurs analysent les facteurs de succès de l'équipe d'intervention et soulèvent l'importance de la famille ainsi que de l'aménagement des lieux. Cette première partie du volume prend fin sur un long chapitre présentant les législations existant dans quatre pays francophones concernant les droits fondamentaux des déficients. Quoiqu'intéressant, ce chapitre aurait sans doute pu se retrouver en annexe plutôt qu'au coeur même du manuel. Dans la seconde partie, l'on traite de façon trop spécialisée pour un lecteur néophyte, de diverses méthodes médicales d'intervention telles: la diétothérapie, la neuro-chirurgie ainsi que la psychopharmacologie. Enfin (pour les behavioristes!), nous abordons deux chapitres traitant de la modification des comportements.

Sous la plume de Maurice Harvey, nous retrouvons dans un premier texte, la description des principales procédures comportementales les plus couramment utilisées avec la clientèle déficiente intellectuelle. Quoique succinctes les informations sont, comme on pouvait s'y attendre, tout à fait pertinentes. Nous retrouvons ensuite le chapitre de Sarto Roy sur l'évaluation et la programmation, qui permet de compléter, de façon très intéressante, avec plusieurs illustrations concrètes, cette section comportementale. Je me permets ici de faire remarquer que dans aucun de ces deux chapitres, il n'y est fait mention de l'excellent volume de Yvon L'Abbé et André Marchand publié ici même au Québec en 1984 intitulé: «La modification du comportement et retard mental». Finalement, le manuel de Ionescu se termine par deux chapitres qui risquent de laisser le lecteur quelque peu sur son appétit. En effet, dans le premier cas, on peut s'interroger sur la pertinence véritable des applications de la théorie piagétienne dans la planification des programmes éducatifs alors que dans le second, on constate qu'il s'agit d'un survol quelque peu superficiel de toute une panoplie de psychothérapies, soit près d'une vingtaine, qui sont parfois utilisées avec les personnes présentant une déficience intellectuelle.

Alors quoi conclure face à une masse aussi impressionnante d'informations gravitant autour du thème de la déficience mentale. Certes, aucune autre publication ne peut se vanter d'avoir réussi un tel tour de force mais on a parfois l'impression qu'il y a quelque peu de redondance et un certain manque d'homogénéité, à tout vouloir couvrir, on risque de ne pas suffisamment approfondir. Malgré cette observation, il est bien évident que cet ouvrage comporte de nombreuses qualités: accessible, souvent illustré d'exemples, insistant sur les aspects pratiques des interventions et comportant de nombreuses références à la fin de chaque chapitre. De plus, ce volume permet un rapprochement des divers spécialistes face à un domaine commun et montre très bien la complexité de ce champ d'intervention ainsi que les limites de chacune des approches.

En fait, chaque spécialiste aura fourni au lecteur, l'occasion d'être mieux outillé, de se motiver davantage et d'aller encore plus loin dans le domaine de la déficience mentale. Il s'agit là, à mon avis, d'un élément fort important puisque, tout particulièrement dans ce domaine, on a souvent l'impression que «tout reste à faire...»

NORMAND MARINEAU, Ph.D.

psychologue

Hôpital Louis-H. Lafontaine

Centre de Psychologie Comportementale

* * *

La dépression. Y. Lamontagne, J. Delage. Editions La Presse, 1986.

Avec quel plaisir j'ai reçu ce livre! Imaginez, un nouveau livre québécois sur un des thèmes que je trouve - un peu paradoxalement peut-être, mais, profession

oblige - les plus stimulants, celui de la dépression. Un nouvel écrit destiné au grand public dans le but de favoriser cette vulgarisation scientifique qui est devenue, au cours des dernières années, mon violon d'Ingres. Et pas n'importe quel écrit non plus! Un livre pondé, en partie du moins, par une «célébrité» de notre monde scientifique, par un psychiatre dont la réputation n'est plus à faire, Yves Lamontagne. Avec quelle enthousiaste concentration, j'ai mis quelques heures de côté pour me plonger dans son attentive lecture! Avec quelle fade déception j'ai dû le refermer.

La table des matières est pourtant très encourageante: l'épidémiologie, les types de dépressions, ses causes, son traitement, un chapitre spécial sur le suicide et même... «L'histoire de quelques déprimés célèbres». Et effectivement, les auteurs livrent la marchandise. Ils nous résument très précisément les sujets qu'ils annoncent, et leur présentation est bien documentée et assez complète. Le problème est peut-être qu'elle l'est trop et très certainement qu'elle manque fort de clarté. Après une vingtaine de pages de description de «symptômes», on commence à éprouver un désagréable sentiment de redondance qui se confirme au fur et à mesure qu'on poursuit la lecture. Et, quand on analyse l'origine de cet inconfort intellectuel, on s'aperçoit qu'elle se situe dans le style des auteurs qui tentent à la fois de rejoindre «monsieur tout le monde» par une approche vulgarisatrice, et de décrire très techniquement chaque détail du sujet, de façon à satisfaire le plus exigeant de leurs éventuels lecteurs psychiatres. C'est un peu comme un manuel du parfait bricoleur qui tenterait de nous donner un cours de physique nucléaire.

Du fait des professions des auteurs, il fallait bien sûr s'attendre à ce que leur approche de la question soit médicale. Et elle l'est. C'est pourquoi, avant coiffé mon bonnet d'objectivité scientifique, j'étais prêt à aborder la lecture de l'ouvrage en acceptant, par exemple, qu'on me décrive les sujets ou les clients «traités» comme autant de «patients»... Mais les auteurs sont allés plus loin que mes appréhensions en qualifiant d'un bout à l'autre de leur oeuvre les personnes déprimées de «malades», tout simplement. J'ai quand même, ravalant mes réticences face à ce qualificatif aussi péjoratif que nocif, poursuivi ma lecture, mais la section «Questions et réponses» me réservait des surprises bien plus désagréables. On y lit, par exemple, «qu'il est évident que le médecin est *avant tout* consulté dans les cas de dépression!» (le point d'exclamation et les soulignements sont de moi). Qui plus est, on insiste sur le fait que le «médecin de famille... est donc la meilleure personne capable d'évaluer votre dépression et de commencer un traitement si cela s'avère nécessaire». On ajoute même l'insulte à l'injure, en accordant hautainement aux «autres spécialistes» et, notamment, aux psychologues, travailleurs sociaux, infirmières et ergothérapeutes (!), tous dans le même sac, le droit d'apporter de l'aide aux malades déprimés... C'est fort généreux! Et je me permets de clore la question médicale avec le *nec plus ultra* de l'ambivalence qu'on retrouve dans ce livre. Après avoir valorisé pendant 130 pages la profession médicale comme étant la seule capable de «traiter» les «malades» déprimés, on nous offre, en réponse à la question «La dépression touche-t-elle tout le monde?», la sublime réponse suivante: «La dépression est un état d'humeur et

non pas une maladie en soi». (!) J'avoue que là, j'ai cessé de comprendre, ou même de tenter de comprendre, la logique taxonomique de l'oeuvre. J'ai peut-être trop lu sur le sujet, mais cette dépression qui est une maladie sans l'être m'a vraiment été difficile à avaler, sans parler de la digérer, étape carrément non comestible du processus.

Je m'en voudrais d'autre part de terminer cette courte intervention sans mentionner la vision du traitement de cette «maladie» que nous en offrent les auteurs. Comme c'était à prévoir, ils insistent lourdement sur les vertus de la médication, et il faut bien admettre avec eux que, dans quelques rares cas d'une extrême gravité, le plus efficace des behavioristes n'a pas, lui non plus, d'autre recours. Parallelement à celui des antidépresseurs, ils recommandent cependant l'usage de traitements psychothérapeutiques. Très bien. Le hic c'est que, s'ils nous décrivent en détails l'approche analytique, ils survolent rapidement celle de Beck, et soulignent la limitation des «postulats» de l'approche behaviorale (qu'ils qualifient d'ailleurs de «behavioriste»). Le lecteur averti pourra, avec un sourire en coin, se questionner sur la quantité et la qualité relatives des postulats que proposent respectivement les approches analytique et behaviorale. Ce qui est plus dérangeant, c'est que «monsieur tout le monde», lui, conclura tout naturellement à la supériorité de la première sur la seconde. Enfin, et en toute logique rapprocherait-on en effet à un curé de prêcher pour sa paroisse, ou à un psychologue de vanter les mérites de l'approche behaviorale - les auteurs mettent l'emphase sur les effets salutaires des électrochocs, qu'ils appellent plus volontiers la «thérapie électroconvulsive». Loin de m'ériger en maître sur un sujet aussi controversé, je me permets de leur suggérer, ainsi qu'aux lecteurs de ces lignes qui voudraient plus d'informations sur le sujet, la lecture du volume de Breggin (1979). J'y ai beaucoup appris sur les effets des électrochocs...

En définitive, on peut conclure à la lecture de «la dépression», que la vulgarisation scientifique est un art difficile: Lamontagne et Delage en font magistralement la preuve irréfutable.

Référence:

1. Breggin, P.R. *Electro-Shock: Its Brain-Disabling Effects*. New York: Springer, 1979.

HENRI MARTIN LAVVAL
Psychologue
Behaviora

* * *

Apprendre en situation d'autodidaxie. Tremblay, Nicole A. Les Presses de l'université de Montréal. 112 pages, 1986.

Le titre de ce document est quelque peu trompeur. En effet, celui-ci laisse croire que l'ouvrage de Nicole Tremblay montrera beaucoup plus qu'il ne donne

réellement à voir. On pourrait penser qu'il s'agit là d'un traité sur l'autodidaxie, mais il n'en est rien. Même le sous-titre de l'ouvrage, «Une étude des besoins des apprenants et des compétences des intervenants», n'est pas tout à fait juste. Le texte ne contient pas d'étude des compétences des intervenants: il présente plutôt une description de ce que devraient être ces compétences, à partir d'une analyse d'écrits et d'une enquête menée auprès d'autodidactes. En fait, le coeur du document, c'est cette enquête menée par l'auteur dans le cadre de sa thèse de doctorat, soutenue en 1981. Celle-ci est précédée d'une recension d'écrits qui «...permet d'abord de reconnaître les assises tant historiques que sociologiques du phénomène de l'autodidaxie» (p. 43). Cet ouvrage se situe clairement dans la lignée des courants humanistes. A la lecture, certains passages auront certes pour effet de faire friser les oreilles des tenants d'une analyse expérimentale du comportement!

Au chapitre 1, l'autodidaxie comme mode d'apprentissage, l'auteur nous invite à comprendre qu'il s'agit là d'un nouveau concept à l'étude, d'ailleurs, souligne-t-elle, le terme «autodidaxie» n'est même pas au dictionnaire. Cependant, le phénomène n'est pas nouveau: Socrate et Platon étaient autodidactes! Comme tout concept nouveau, sa définition est malaisée et l'auteur nous le démontre à partir d'une bonne recension d'écrits. Une caractéristique rallie cependant les chercheurs: l'apprentissage autodidacte est un apprentissage autonome (libre). Malgré tout, les différents auteurs ne s'entendent pas sur une définition de l'autonomie dans l'apprentissage: «Tous les auteurs s'entendent pour reconnaître de l'autonomie à l'apprenant mais celle-ci varie en intensité» (p. 23). Après avoir analysé les différents degrés d'autonomie que les auteurs confèrent à l'apprenant quant aux contenus d'apprentissage, aux moyens mis en oeuvre et aux objectifs qu'il s'est fixés, Tremblay nous met en garde contre la tentation de considérer l'autodidacte comme un apprenant exclusivement autonome. Sa propre définition se fonde plutôt sur 1- l'intention d'apprendre que manifeste l'apprenant, 2- l'établissement d'un projet d'apprentissage et 3- l'entière responsabilité du choix du contenu et des ressources, ainsi que de la gestion du projet d'apprentissage.

Le chapitre 2, l'aide à l'apprentissage comme élément clé de l'autodidaxie, poursuit la recension des écrits amorcée au chapitre 1 et l'auteur tente d'y définir le concept d'aide à l'apprentissage. Elle puise à deux sources: la psychologie humaniste de Rogers dont sont issus le «counseling» et la relation d'aide, et l'éducation, bien sûr, l'apprenant autodidacte demande de l'aide, pour arriver à ses fins. «Il faut donc poser comme préalable que s'il y a demande d'aide, il existe un besoin» (p. 29). Mais, se demande l'auteur, quelles sont les caractéristiques essentielles à un aidant, pour qu'il puisse offrir une aide adéquate? Les humanistes identifient de façon quasi unanime des attitudes favorisant l'autonomie (empathie, respect, authenticité, chaleur), alors que les milieux de l'éducation définissent, sans pouvoir faire consensus, des habiletés à maîtriser par l'aidant. Selon l'auteur, «...il est souvent plus facile de s'entendre sur des attitudes mais beaucoup moins sur les comportements qui les véhiculent» (p. 39).

Le chapitre 3 a pour titre: Une méthode originale d'enquête pour une population particulière. Il s'agit là de la description de la méthodologie utilisée par

Tremblay dans sa recherche. Bien qu'elle ait tenté de rendre ce chapitre accessible et qu'elle avertisse le lecteur moins intéressé par les considérations méthodologiques, qu'il peut sans encombre passer outre, le lecteur intéressé aura tôt fait de remarquer le fossé qui sépare ce chapitre des autres, et cela l'agacera sûrement un peu. D'abord, le lien avec ce qui précède n'est pas clairement établi. Mieux, les deux chapitres qui précèdent ne nous conduisent pas en souplesse vers la recherche: on dirait plutôt un collage. En second lieu, alors que durant 43 pages, l'auteur nous avait habitué à une discussion intéressante (bien que je ne partage pas ses idées) basée sur une recension d'écrits, elle nous plonge ici dans des considérations méthodologiques tout à fait hors de propos. Il aurait suffi de dire qu'elle a bâti un questionnaire et l'a ensuite administré à 20 autodidactes qu'elle a rencontrés chacun à deux reprises. Au contraire, elle nous donne dix pages de commentaires qui ne m'ont pas du tout semblé pertinents (comme tenu de ce qui précède) sur l'élaboration du questionnaire, le choix des autodidactes, les modalités de l'entrevue (par exemple, un commentaire sur la durée des entrevues: «Il semble bien qu'il faille se relier au fait qu'il existe des différences individuelles quant à la capacité de synthèse des informations à livrer et que des entrevues d'égal durée ne rendraient pas justice aux personnes interviewées», p. 51) et sur le long processus de traitement des énoncés (par exemple: «Dès que les entrevues ont été terminées, les énoncés recueillis ont été retranscrits sur des feuilles d'un format plus commode. Le fait d'avoir fait attention de n'écrire qu'une idée par ligne lors des entrevues a été fort utile», p. 52). Peut-être ces informations vont-elles dans une thèse de doctorat, mais elles me semblent ici tout à fait inappropriées.

Au chapitre 4, l'aide à l'apprentissage en situation d'autodidaxie, l'auteur présente essentiellement les résultats de sa recherche. C'est ici, à mon sens, que se font voir le plus les éléments semeurs de confusion et les passages «friseurs d'oreilles». D'abord, ces résultats ne concernent pas l'aide à l'apprentissage, mais bien l'expression de «besoins» d'aide par les autodidactes («C'est en posant le postulat qu'un autodidacte demande de l'aide parce qu'un besoin existe, que les entrevues ont été élaborées», p. 57). En outre, croire que la meilleure aide à apporter aux autodidactes est celle qui correspond aux «besoins» qu'ils expriment, est conforme à la réalité, alors qu'elles sont plutôt soumise à une foule de facteurs qui les en éloignent plus ou moins et dont l'auteur ne semble pas tenir compte. De toute évidence, la réalité est plus complexe que cela!

Autre critique, l'auteur aborde ce chapitre dans la perspective d'une «personnalité» autodidacte, d'une dynamique particulière aux apprenants autodidactes. Cette recherche de la structure de fonctionnement des gens laisse de côté l'aspect fonctionnel de l'apprentissage. Et il n'est peut-être pas nécessaire de supposer que les autodidactes apprennent différemment pour comprendre le phénomène de l'autodidaxie. Dans un autre secteur du domaine de l'éducation, nous avons déjà suggéré combien une telle conception ne mène pas vraiment à une compréhension pratique du phénomène, et combien une analyse expérimentale, fonctionnelle semble plus appropriée (Archambault et Goupil, 1988). En effet, on par-

vient peut-être à mieux comprendre la «motivation» des gens à satisfaire leurs «besoins» d'apprentissage dans un contexte de «liberté» si on y applique le genre d'analyse fonctionnelle de l'apprentissage et de l'enseignement déjà amorcée dans d'autres secteurs de l'éducation.

Malgré des faiblesses de présentation du contenu et de conception de l'autodidaxie, l'ouvrage de Tremblay a le mérite d'aborder de front un domaine jusqu'ici très peu exploré. Il me semble toutefois que dans un contexte précédent (Danis et Tremblay, 1985), l'auteur a su pousser beaucoup plus loin son analyse du phénomène.

Références:

1. Archambault, J. & Goupil, G. (1987). Faut-il encore parler de motivation à l'école? *Revue de modification du comportement*, 17, 242-252.
2. Danis, C. & Tremblay, N. (1985). Principes d'apprentissage des adultes et autodidaxie. *Revue des Sciences de l'Éducation*, XI, 421-440.

JEAN ARCHAMBAULT

La Commission des écoles catholiques de Montréal

* * *

Le burnout chez la femme. H.J. Freudenberg, G. North. Les Editions Transmonde, 1988.

Mentionnons d'abord que «*Le burnout chez la femme*» n'est pas un manuel spécialisé mais bien un volume qui s'adresse au grand public. C'est dans cette optique que je le commenterai.

La première partie dissèque le burnout, ses facteurs prédisposants et ses symptômes. Dans le premier chapitre, les auteurs définissent le burnout, tout en donnant des critères pour le distinguer de la dépression et pour différencier les manifestations aiguës et chroniques. Le refoulement est présenté comme la principale caractéristique, le principal mécanisme psychologique responsable de l'épuisement. A long terme, le refus d'écouter les signaux d'alarme lancés par son corps, son esprit, emmène la femme à s'épuiser. Le deuxième chapitre présente les caractéristiques qui prédisposent à l'état de burnout, soit, la tendance à surprotéger, la solitude, l'isolement, l'impuissance et l'incertitude touchant la véritable autonomie et la véritable dépendance. A ce sujet, les auteurs rappellent que depuis quelques temps, les problèmes de dépendance des femmes ont été beaucoup discutés, pour inciter ces dernières à devenir autonomes. Parfois, malheureusement, on a confondu «l'autonomie avec le fait de se débrouiller seule et la dépendance avec le désir de créer des liens». Le chapitre suivant donne l'exemple de certaines dynamiques familiales qui prédisposent au burnout. Les auteurs expliquent, par les mécanismes de transfert, la répétition de la dynamique familiale dans la vie adulte. Pour terminer cette partie, le cycle des symptômes du burnout est présenté en détails. Les auteurs suggèrent certaines stratégies pour enrayer le

problème à chaque stade de son évolution. Leur leitmotiv apparaît encore clairement ici: la solution au burnout commence par la prise de conscience de son état. Cette prise de conscience permet ensuite de prendre des moyens d'action pour renverser la situation et prévenir la réapparition du problème.

La seconde partie du volume aborde le burnout en rapport avec le travail, les besoins affectifs, et les relations affectives. Le chapitre traitant du milieu de travail aborde principalement deux facteurs, soit le perfectionnisme et les problèmes de reconnaissance que vivent les femmes dans les «milieux d'hommes». Les auteurs soulignent les exigences plus élevées auxquelles les femmes doivent faire face pour accéder à un poste supérieur, comparativement à leurs collègues masculins. Ils discutent aussi des postes convoités. Dans le chapitre six, l'insistance est mise sur l'importance de ne pas négliger sa vie personnelle. On y aborde les besoins d'intimité, la fuite par les drogues (on parle de cocaïne et d'alcool) et les difficultés vécues par les femmes à la recherche d'un conjoint. Pour terminer cette partie, les auteurs parlent de burnout relationnel. Ils exposent comment les désirs de fusion, l'épuisement de la femme ou celui du conjoint peuvent peu à peu détruire une relation affective.

La dernière partie du volume suggère une vingtaine de conseils permettant à la lectrice d'aider une personne souffrant de burnout. Le livre se termine avec quelques stratégies de prévention.

Comme nous l'avons mentionné au départ, ce livre s'adresse au grand public. Il est en ce sens bien construit, clair et n'utilise pas un langage trop hermétique. Les auteurs illustrent par de nombreux témoignages de femmes chacun des thèmes qu'ils développent. Ils montrent bien comment l'interaction des variables personnelles et du contexte social, favorise les problèmes de burnout. Le ton n'est ni culpabilisant, ni détaliste et axe l'attention sur les moyens à prendre pour changer les modes de fonctionnement personnel et les conditions de vie qui mènent à l'épuisement. Freudenberger et North situent également la frontière où il sera plus urgent pour la femme de consulter un professionnel. Le vocabulaire des auteurs est, bien sûr, une manifestation de leur approche analytique. Je crois cependant qu'au-delà de la terminologie employée, pour bon nombre de femmes, la lecture de ce livre pourra permettre une prise de conscience et inciter à prendre des moyens pour prévenir ou remédier à un problème d'épuisement. Je crois donc que ce livre atteint bien son but. C'est un bon livre de réflexion sur ce sujet d'actualité... et rappelons que s'il s'adresse aux femmes, la gent masculine y trouvera, elle aussi, intérêt et matière à réflexion.

ANDRÉE LETARTE
Département de Psychologie
Université Laval

COLLOQUES ET CONGRES

III^E CONFERENCE INTERNATIONALE ORGANISEE PAR LE COLLEGE KING

Thème: «Children and Death»

Date: 29 mai au 1er juin 1988

Endroit: London (Ontario)

Pour information:

Dr John d. Morgan
King's College
266 Epsvoith Avenue
London, Ontario
N6A 2M3
Tél.: (519) 432-7946

5^E CONGRES INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE DU TRAVAIL DE LANGUE FRANCAISE

Date : 30 mai au 4 juin 1988

Endroit: Paris

Pour information:

Secrétariat de l'A.P.T.L.F.
H.E.C de Montréal
5255 avenue Decelles
Montréal, Québec
H3T 1V6
au soin de Mme Lise Cattaert Tél: 340-6256

6^E CONGRES ANNUEL DE LA CORPORATION PROFESSIONNELLE DES PSYCHOLOGUES DU QUEBEC.

Date: 8,9,10 et 11 juin 1988

Endroit: Palais des congrès et Hôtel Méridien, Montréal

Pour information:

CPPS, 1100 avenue Beaumont, bureau 510
Ville Mont-Royal (Québec), H3P 3E5, tél.: 738-1881